

MON OCTAVE À MOI

J'avais vingt ans, je ne lisais pas beaucoup. Le virus de la lecture m'est venu tard. Quand j'ai eu besoin d'écouter des histoires qui n'étaient pas les miennes, et de lire ceux que je n'avais pas eu la chance de rencontrer. On lit quand on est seule. Qu'on a déjà tout essayé pour se sentir satisfait de la tournure de sa vie et qu'on n'y arrive pas. Que plus personne ne peut rien pour vous. C'était une après-midi un peu ennuyeuse, une de ces après-midi où l'on a décidé de sécher les cours, mais où, pour en atténuer la culpabilité, on rode près de la fac. Comme ça on n'est pas tout à fait fautif. À quelques mètres d'un cours qu'on n'aura pas écouté.

Je flâne, je regarde les cartons de livres soldés, devant la porte des librairies. Ils prennent la poussière et les fumées des pots d'échappement. Ils sont le plus souvent recouverts de cellophane. On n'ose pas les ouvrir, ce qui serait comme une deuxième disgrâce. Ces livres doivent inspirer confiance dès le début, sur le titre et sur le résumé. Ils ont le droit de ne pas vous offrir leur première phrase, ils souffrent déjà du vent et de la pluie.

Ce jour-là, un livre attire mon regard. Un livre répudié, emballé avant la casse. Je lis *L'Abbé Jules*, et plus haut Octave Mirbeau. Je retourne le livre « *L'Abbé Jules aura fait parler de lui. Jamais en bien. Y'a-t-il un cœur sous cette soutane ? « T'z'imbéé...ciles », éructe-t-il pour peu qu'on le contrarie, grotesque et fulminant, solitaire et pathétique* ». Un personnage qui emporte ma sympathie immédiate. Je déchire la cellophane et je rentre chez moi avec *L'Abbé*. Ça commence tout de suite. Pas de préambule. Les phrases sont acérées, ciselées, le propos caustique. Je suis embarquée dès la première ligne dans son histoire. Car Mirbeau a ce don : exécuter ses personnages tout en ayant l'élégance d'en rire. Ça n'est pas rien, l'élégance. En une phrase il assassine la famille de l'Abbé, enkystée dans la médiocrité ordinaire d'un quotidien sans rêve, et dont le seul projet d'avenir est de continuer à s'économiser. Économiser ses paroles, son argent et ses actes. Dès le premier paragraphe, on sait déjà que le pire est à venir. Parce que le pire est toujours à craindre des gens peu enclins à réfléchir, qui se regroupent telles des vaches près de la clôture pour regarder passer ceux qui vont quelque part. Tandis qu'ils restent à quai. Ça sent la province, les rideaux qui s'écartent quand on passe devant une fenêtre, les mains qui se retirent vivement de peur d'être découvertes. Ça sent le renfermé, les habitudes, l'antimite dans l'armoire à côté des vêtements du dimanche, et l'envie de ce que les autres ont réussi à avoir et qu'on n'a pas.

La révolte affichée aux bonnes mœurs secoue le livre comme une colère rentrée. Ça fait un bien fou, le mauvais esprit. Plutôt qu'une révolte face aux bonnes mœurs, on dirait aujourd'hui : aux « bonnes pratiques », puisque les bonnes pratiques, le politiquement correct, ont substitué un conformisme à un autre, sauf que celui-ci n'a aujourd'hui plus de classe. Il est partout, il ne se limite plus à la petite bourgeoisie.

L'Abbé est un personnage qui n'a pas grandi, pas vieilli, dont la colère ne s'est jamais éteinte. Il est tourmenté, en proie au dégoût des autres et de lui-même. Il a l'appétit d'autre chose, ce même appétit qui mène sur les chemins qui n'ont pas été tracés par d'autres. L'Abbé est un personnage fascinant, parce qu'il cherche avant tout à s'affranchir de la médiocrité qui l'entoure. Tour à tour Imprécateur, Accusateur, Accusé, il ne cesse d'occuper une place puis l'autre sans en trouver une pour lui-même. Et c'est peut-être pourquoi il est si moderne, par cette difficulté à se trouver une place dans une société tellement cadennassée, qui le jette au séminaire, puis dans les livres, et finalement le porte jusqu'à Paris. Mais qu'allait-il faire à Paris ? Question sporadique qui ponctue tout le récit, question

que se posent les honnêtes gens, personnifiés par le frère médecin. Paris, lieu de toutes les débauches et de tous les fantasmes, mais lieu aussi peut-être de l'anonymat et de la liberté ?

En relisant *L'Abbé Jules* vingt ans plus tard, en me demandant pourquoi ce livre a laissé une telle trace en moi, et la certitude d'avoir rencontré un frère si tôt, je comprends ce qui m'a tellement plu, et ce que j'ai tant de mal à retrouver ailleurs. Le rire qui secoue toutes les certitudes. La formule qui tue.

La petite voix de Mirbeau, par celle de l'Abbé Jules, me fait comprendre qu'une histoire peut raconter avec style autre chose qu'une simple histoire. Elle peut être une manière de révolte, de dénonciation, même dans le sourire carnassier d'un vieil abbé.

Je referme le livre d'Octave Mirbeau. Je sais que je n'écrirai pas beaucoup d'histoires dans ma vie, que la plupart ne seront pas lues, que je n'atteindrai jamais le degré de férocité d'Octave, mais je sais aussi qu'il y aura toujours une place pour la révolte, dans les livres. Même si la révolte, et notamment sociale, n'est pas facile à faire partager. Voilà pourquoi j'aime Octave Mirbeau. Parce qu'il m'a permis de croire, un jour, qu'on pouvait écrire comme on fabrique un canular. Parce qu'il a balayé en moi l'idée écrasante de « la figure » de l'écrivain, pour m'ouvrir à la compagnie du style. Ouverte au fait qu'on peut écrire des histoires somme toute modestes, mais dont le propos ne l'est pas, par cette capacité à se glisser dans les interstices du quotidien pour en dévoiler l'envers.

Parce que pourquoi écrire ? Hein, pourquoi, je vous le demande ? Pour dire Merde, et puis Merdre aussi. À tous ceux qui font semblant de savoir pour les autres, qui ne savent rien, mais qui ne se gênent pas pour le faire subir au plus grand nombre. Pour dire Merde au vrai cynisme du discours de la bonne volonté, le « aimez-vous les uns les autres » politique qui répond aux quinze mille morts de la canicule. Où étiez-vous ? Vous étiez en vacances ? Eh bien, creusez maintenant, les enfants. Des pelles c'est pas ça qui nous manque, à défaut de médecins et d'hôpitaux pour soigner les vivants. Pourquoi écrire ? Pour dire Merde aux pensées pieuses, et aujourd'hui aux curés de la télévision qui, dans leurs habits noirs de prière, assènent la nouvelle vérité révélée : soyez célèbres ou dégagez. Vos petits-enfants comprendront ce message dans cinquante ans, quand ils seront analphabètes, égarés, qu'ils ne sauront pas ce qu'est le travail parce qu'il sera délocalisé en Asie, et que leur vie se résumera aux murs d'une cité à l'ombre de la lumière d'août. C'est sûr, il va en falloir des pelles, si ça dure, en 2050. Et encore, vous n'avez rien vu, ça n'est que les hors-d'œuvre, la réalité est encore pire que la fiction. Voilà pourquoi il faut écrire.

Mon Octave à moi, il aurait su dire tout ça, et mieux, il aurait pris sa plume et fait trembler les pages d'un journal. Mais aujourd'hui il n'y a plus de journaux, on ne brûle plus les livres, on publie des témoignages, il n'y a plus que les ondes pour le dire. Mais tant qu'il y aura des gens qui ne peuvent pas croire tout ce qu'on leur raconte, qui ne veulent pas y croire, ça vaudra encore la peine de se battre pour défendre la singularité.

Mais pour en revenir à Octave, tout ça paraissait un beau programme vu de mes vingt ans. L'esprit de résistance pour tout bagage. Vingt ans ont passé. Et je n'en ai pas trouvé de meilleur, même s'il est de plus en plus difficile de résister aux conformismes, et en premier lieu au mien. Je dors toujours à côté de l'Abbé Jules, à une distance respectable quand même, puisqu'il est confiné dans ma table de chevet.

Je dors en bonne compagnie. Celle des gens réveillés à ma place.

Danièle PÉTRÈS
Paris, le 31 janvier 2005

[Danièle Pétrès, 42 ans, est écrivaine : *Le Bonheur à dose homéopathique* (recueil de nouvelles paru en 2002 aux Éditions Denoël) ; *Deux partout* (pièce de théâtre diffusée sur France-Culture / écritures contemporaines - 2002) . À paraître : *Tu ne vas pas me manquer* (recueil de nouvelles)]

13/03/2007